

ORTHODOXIE

N° 183 |  | NOVEMBRE 2020

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA
TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Je viens de rentrer de Grèce, où j'étais brièvement pour assister à la réunion du saint Synode.

Je reprends donc ma vie tranquille ici au foyer.
Un voyage en Afrique est prévu, mais vu les circonstances dans le monde, rien n'est encore fixé ni sûr.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- LETTRE DE SAINT OSIOS DE CORDOUE A L'EMPEREUR CONSTANCE
- DE LA FÊTE DE SAINT JULIEN DE BRIOUDE
- CELUI QUI CROIT ...
- LES DEUX AMANTS
- RÉCIT DU TRANSFERT DES RELIQUES DES SAINTS ABDON ET SENNEN
- LES ACTES DES SAINTS MARTYRS ABDON ET SENNEN
- LE SAINT HIÉROMARTYR HILARION
- CHARISMES ET VERTUS

Nul n'est parfait s'il n'a conservé la patience parmi les maux qu'il a soufferts de la part de ceux avec qui il a vécu. Et celui qui ne les supporte pas avec patience, fait assez paraître par cela seul, combien il est encore éloigné de la perfection de la vertu.

saint Grégoire le Dialogue
(commentaire sur Job; 21,22)

LETTRE DE SAINT OSIOS DE CORDOUE A L'EMPEREUR CONSTANCE

Saint Hosius avait reçu à Cordoue un messenger du roi Constance l'y rejoignant qu'il devait signer la condamnation d'Athanase, sinon ...

Hosius répondit par cette lettre que saint Athanase reproduit en grec dans son *Histoire de l'arianisme* :

«J'ai confessé Jésus Christ dans la persécution que Maximien votre aïeul, excita contre l'Eglise. Si vous voulez la renouveler, vous me trouverez disposé à tout souffrir plutôt que de trahir la vérité et de répandre le sang de l'innocent en consentant à sa condamnation. Je ne suis ébranlé, ni par vos lettres, ni par vos menaces : il est inutile de les continuer.

Il vous sera plus avantageux de renoncer aux sentiments d'Arius, de ne pas écouter les Orientaux, de ne pas croire ni Ursace, ni Valens. Ils ont moins en vue d'attaquer Athanase que d'établir leur hérésie.

On n'a jamais vu dans les états de l'empereur Constant, votre frère, les violences qu'on exerce aujourd'hui.

Quel évêque Constant a-t-il banni ? A quels jugements ecclésiastiques a-t-il voulu présider lui-même ! Ses officiers ont-ils jamais contraint à signer la condamnation de quelqu'un ? Ne nous engagez pas davantage. Je vous en conjure.

Souvenez-vous que vous êtes un homme mortel. Craignez le jour du Jugement. Disposez-vous à y paraître pur et irrépréhensible. Ne vous ingérez pas dans les affaires ecclésiastiques. Ne nous prescrivez rien là-dessus. Apprenez plutôt de nous ce que vous devez croire. Dieu vous a donné le gouvernement de l'Empire et non celui de l'Eglise. Quiconque ose attenter à votre autorité. s'oppose à l'ordre de Dieu. Prenez garde de même de vous rendre coupable d'un grand crime en usurpant l'autorité de l'Eglise. Il nous est ordonné de rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Il ne nous est pas permis de nous attribuer l'autorité impériale. Vous n'avez de même aucun pouvoir dans le ministère des choses saintes.

Voilà ce que j'ai cru devoir vous écrire, dans le désir que j'ai de votre salut. C'est toute la réponse que j'ai à faire à vos lettres. Je ne communiquerai point avec les Ariens. Au contraire, j'anathématise leur hérésie. Je ne souscrirai point à la condamnation d'Athanase dont nous avons reconnu l'innocence avec l'Eglise de Rome et tout un concile.

Pensez à vous, je vous en conjure. Ne vous laissez pas aller aux volontés de ces hommes perdus d'honneur et de religion. Ils emploient votre autorité pour accabler celui qu'ils baissent. Ils veulent vous rendre l'instrument et le ministre de leurs desseins criminels. Ils cherchent à introduire l'hérésie dans l'Eglise par votre moyen. Cessez donc, prince, cessez et m'en croyez. C'est le langage que je dois vous tenir. Vous ne devez pas le mépriser.

Quiconque étant agréable à Dieu, ne déplaît qu'aux hommes, n'a nul sujet de s'affliger. Mais si celui qui plaît aux hommes, et déplaît à Dieu; ou qui déplaît tout ensemble à Dieu et aux hommes, n'en ressent pas de la douleur, il est sans doute fort éloigné des sentiments de la sagesse.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job; 15,11)

L'Eglise du Christ, elle, gardienne attentive et prudente des dogmes qui lui ont été donnés en dépôt, n'y change jamais rien, n'ajoute rien, n'enlève rien; elle ne retranche pas ce qui est nécessaire, ni n'ajoute de superflu; elle ne laisse pas perdre ce qui est à elle, ni n'usurpe ce qui est à autrui; mais, avec tout son savoir-faire, elle s'applique à ce seul point, en traitant avec fidélité et sagesse des doctrines anciennes : perfectionner et polir ce qui, dès l'antiquité, a reçu sa première forme et sa première ébauche; consolider, affermir ce qui a déjà son relief et son évidence; garder ce qui a été déjà confirmé et défini.

Concile d'Orange (529)

DE LA FÊTE DE SAINT JULIEN DE BRIOUDE

Quand les énergumènes y viennent, ils y vomissent le plus souvent de grandes injures contre le saint de Dieu, lui demandant : *Pourquoi il convoque les autres saints à la solennité de ses fêtes ?* Et les nommant tous les uns après les autres, ils confessent leurs vertus et leurs mérites. Car ils disent : *Qu'il te suffise Julien, de nous tourmenter par ta propre vertu, pourquoi provoques-tu les autres à nous en faire autant ? Pourquoi y appelles-tu les étrangers ?* Voilà d'un côté Martin le Pannonien toujours notre ennemi, qui a retiré trois morts de nos cavernes profondes. Voici Privat des Gabales, qui ne voulut jamais livrer ses brebis aux barbares que nous avons suscités. Ferréol ton collègue est arrivé de Vienne par-dessus le marché, qui nous a fait souffrir en toi-même, et qui n'a pas négligé d'envoyer du secours aux habitants de ces lieux. Pourquoi appelles-tu encore ici Symphorien d'Autun, et Saturnin de Toulouse ? Enfin je pense que tu as assemblé un concile pour nous tourmenter de peines infernales. Comme ils disaient ces choses et autres semblables, ils représentaient les saints de Dieu dans l'esprit des hommes de telle sorte, qu'on ne faisait point de doute qu'ils ne demeuraient aussi en ce lieu-là. C'est pourquoi il s'y trouva plusieurs infirmes guéris, qui s'en retourneront en parfaite santé.

saint Grégoire de Tours

Pour la gloire des miracles des bienheureux martyrs , (tome 2, chap. 30)



COURRIER

«...Avec tous ces synodes, divisions, confessions, communions et tous ces morcellements, il me semble parfois que la situation la plus judicieuse est parfois d'être orphelin de paroisse, afin de ne pas risquer d'être dans l'erreur et le faux.

Mon Dieu ...

Je continue de me nourrir des écrits de Saint Syméon et je dois dire que je n'avais jamais rien lu de pareil jusqu'ici ...»

S.

Mon cher,

saint Syméon le Nouveau Théologien a pu écrire ces textes magnifiques parce que :

- Il était dans l'Église et il pouvait donc se nourrir de toute sa richesse.
- Il avait reçu les sacrements (baptême, communion, confession, etc.)
- il avait un père spirituel (saint Syméon le Vieux), qui est un saint, qui voulait donc le guider sûrement, muni de la connaissance et de l'expérience.

Sans tout cela, il aurait peut-être écrit ce qui lui passe par la tête, avec une foi arrangée selon ses convenances et ballottée par ses passions.

Donc il faut chercher et qui cherche trouvera.

Ci-joint un petit article qui n'est pas spécialement destiné à vous mais qui peut vous aider un peu.

en Christ,

a. Cassien

CELUI QUI CROIT ...

«Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.» (Mc 16,16)

«Peu d'hommes comprennent un rhéteur philosophe, tandis que la parole d'un homme simple et sans art se fait entendre d'un grand nombre.» saint Grégoire de Tours (Histoire de France, préface)

Tâchons donc d'expliquer simplement ces paroles de l'évangile citées.

La condition pour être sauvé, c'est la foi et le baptême. Par le baptême nous entrons dans l'Église, qui est l'arche du salut, et dont l'arche de Noé est une image. Celui qui n'écoula pas Noé autrefois, – qui prêcha le déluge pendant cent ans, – ne fut pas sauvé, cela veut dire que celui qui ne croit pas sera condamné.

Il est écrit «celui qui ne croira pas sera condamné», et non «celui qui ne croira pas et ne sera pas baptisé, sera condamné». Le baptême est la voie normale, mais il peut avoir des exceptions bien sûr. Il y a des personnes qui croient mais n'ont pas la possibilité d'être baptisées. Par contre, celui qui croit mais méprise le baptême, tout en pensant pouvoir se sauver en se fiant à ses raisonnements et à ses propres forces, ressemble à celui qui méprisait l'arche de Noé et voulait se sauver à la nage. Tôt ou tard, il aura fini par être noyé !

Noé avait construit l'arche pour survivre au déluge et le Christ a fondé l'Église pour nous sauver. C'est en elle que se trouve tout ce qu'il faut pour le salut.

Ailleurs, il est dit : «étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent.» (Mt 7,14) Trouver cette porte à notre époque, où il y a tant de pseudo-églises, c'est difficile, mais pour celui qui a une foi droite, tout est possible, sous-entendu que celui qui ne cherche pas vraiment le salut de l'âme, mais a d'autres intérêts, s'égare facilement.

Revenons. Celui qui croit sincèrement mais n'est pas encore baptisé, se trouve déjà sur le bon chemin mais il n'a pas encore atteint le but, dont le baptême est la condition. Laissons de côté les exceptions dont le Seigneur seul jugera.

L'apôtre Jacques parle de la foi par l'amour agissant. «Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les oeuvres ? La foi peut-elle le sauver ?» (Jc 1,14) Le baptême également est mort, s'il n'est pas vécu. La robe blanche du baptême symbolise l'habit de noces qui nous permettra de participer aux noces éternelles. Mais si cette robe est pleine de taches, ou fait défaut ?

Par le baptême, nous entrons dans l'Église terrestre, – qui est le champ de blé qui contient non seulement du blé mais aussi encore de l'ivraie, – mais également dans l'Église céleste, car l'Église n'est qu'une. Ne soyons pas scandalisés par l'ivraie. Le Christ «a son van à la main; il nettoiera son aire, et il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point.» (Lc 3,17)

Les apôtres constituaient bien l'Eglise primitive, malgré les faiblesses et même le traître (Judas). Il est question quelque part de «ceux qui étaient parmi nous mais n'étaient pas d'entre nous» et l'Apôtre parle «des faux frères qui s'étaient furtivement introduits et glissés parmi nous.» (Gal 2,4) Donc, ne nous heurtons pas aux faiblesses des fidèles, mais regardons où est vraiment l'arche du salut.

Concluons : Le baptême suppose la foi et la foi doit aboutir au baptême.

a. Cassien

Sí Judas avait demandé pardon au Seigneur pour sa trahison, le Christ ne lui n'aurait-t-il pas pardonné ? Certes, car lui-même nous demande de pardonner, à ceux qui nous ont offensés, jusqu'à 70 fois 7 fois, c'est-à-dire toujours. C'est le désespoir qui a fait perdre définitivement Judas en se pendant, car il a ainsi ôté la possibilité du pardon. Rien de pire que le désespoir et le suicide !

a. Cassien

Les deux amants

Nous apprenons de l'antiquité qu'il y eut autre fois à Clermont, un homme et une femme qui furent bien conjoints ensemble par le lien du mariage; mais non pas pour habiter l'un avec l'autre; et quoiqu'ils fussent tous deux couchés dans un même lit, si est-ce qu'ils n'eurent point de part aux voluptés charnelles, et rien ne fut capable de corrompre leur pureté. Mais beaucoup de temps après, comme leur vie très chaste demeura cachée du consentement de l'un et de l'autre, l'homme se fit tonsurer pour prendre les ordres de la cléricature, et la femme Vierge prit un habit religieux.

Or il arriva que la fille vint à mourir; et son mari ayant préparé toutes les choses nécessaires pour sa sépulture, offrit le corps de son épouse pour être enseveli. Et comme il la mit dans le sépulcre, il leva les mains au ciel, et découvrit ce qui était demeuré secret entr'eux, disant : *Je vous rends grâces, ô Dieu, ouvrier de toutes choses, de ce qu'il vous a plu de recommander celle-ci à mes soins, laquelle je vous rends à présent avec la même intégrité qu'elle avait, quand nous fûmes mariés, n'ayant point été souillée par aucun attouchement d'impureté.* Mais elle en se souriant, lui dit : *Gardez, gardez le silence, homme de Dieu : car il n'est pas nécessaire que vous confessiez notre secret, dont nous ne sommes point enquis.* Puis ayant mis le couvercle sur son cercueil il se retira. Mais peu de temps après il mourut aussi, et fut enseveli en son lieu, dans une certaine église où était aussi le sépulcre de la femme, l'un et l'autre néanmoins de divers côtés auprès des parois opposées, un sépulcre vers le midi, et l'autre du côté de septentrion. Mais quand le jour fut venu, on trouva que les deux sépulcres étaient l'un auprès de l'autre, lesquels y sont encore à présent. C'est pourquoi les habitants du pays les appellent encore les deux amants, et les honorent beaucoup.

saint Grégoire de Tours
De la gloire des confesseurs (chap. 32)

Comme la peste faisait de grands ravages autour de Trèves, le prêtre de Dieu implorant continuellement la miséricorde divine pour les brebis qui lui étaient commises; un grand bruit se fit entendre de nuit, comme un grand coup de tonnerre sur le pont de la rivière, en sorte qu'on eût dit que la ville s'allait abîmer. Et comme tout le peuple qui était couché se fut levé du lit, de la grande frayeur qu'il eut, s'attendant à périr, on entendit au milieu de la rumeur une voix plus claire que les autres, qui disait : *Que ferons nous ici, mes compagnons ? Car le grand prêtre Euchaïre est à une porte, et Maximin fait la garde à un autre, et au milieu est Nicète, nous ne saurions passer outre, si nous n'abandonnons cette ville à leur protection.* Cette voix s'étant ainsi fait entendre, aussitôt la maladie s'apaisa, et personne n'en mourut depuis ce jour-là. D'où il n'y a point de sujet de douter qu'elle n'eut été défendue par la vertu de ce saint évêque Nicète.

saint Grégoire de Tours

RÉCIT DU TRANSFERT DES RELIQUES DES SAINTS ABDON ET SENNEN ¹

(d'après un manuscrit très ancien)

La vallée d'Arles sur Tech, à cause de la réverbération du soleil, est sujette à la grêle, à tel point qu'au moment de la récolte, les vignes perdaient feuilles et raisins, et les céréales ne fournissaient que de la paille sans grain. En outre sévissait en ces lieux une autre espèce d'orage tout aussi funeste : nuit et jour des bêtes sauvages et notamment des chats et même des singes, sans crainte des hommes, faisaient des incursions et ravissaient les enfants de leurs berceaux pour les dévorer, semant la terreur et l'horreur tant chez les clercs que chez les laïcs.

L'on tint conseil pour décider ce qu'il fallait faire. L'abbé du monastère Arnulphe, qui était un saint homme, recommanda des jeûnes et des prières et des processions pour que le Seigneur daignât délivrer son peuple de ces tribulations; mais ces moyens traditionnels n'aboutirent à rien, soit par la ruse du diable, soit par la malice de la population. Alors le saint abbé Arnulphe pensa que le mal pourrait être vaincu si l'on apportait à Arles des reliques de quelque saint. Il décida donc de se rendre à Rome, d'abord pour visiter les tombeaux des apôtres Pierre et Paul et des autres saints martyrs, et ensuite pour obtenir des reliques de la part du pape.

Conduit par le Seigneur, il parvint à Rome et visita divers cimetières où reposent les corps des saints; or, il advint que le pape, faisant la procession ou la station au cimetière de l'église Saint-Laurent, rencontra notre abbé, et, conversant avec lui, apprit ainsi les raisons de sa présence en ces lieux. Le pape lui dit alors : «Je t'accorde les reliques que tu voudras, sauf celles des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et des bienheureux martyrs Etienne et Laurent». Et l'abbé de répondre : «Bienheureux père, donnez-moi le temps d'une nuit pour demander à Dieu qu'Il daigne m'indiquer les reliques qu'il me faut emporter». Cette nuit-là donc, le saint abbé s'abîma dans la prière, puis, cependant, s'endormit un instant. En songe, il aperçut le cimetière de l'église Saint-Laurent, et dans ce cimetière deux tombes, et une voix lui fit savoir qu'il s'agissait de la sépulture des martyrs Abdon et Sennen, ajoutant : «Ce sont les reliques que Dieu vous concède pour mettre fin à la tribulation qui vous accable.» Averti de cette révélation, le pape, convoquant tout le clergé, se rendit au cimetière et remit les reliques enlevées des tombeaux à l'abbé qui, prenant congé, s'apprêtait à revenir chez lui. Mais, par peur de se voir dérober un tel trésor, Arnulphe, astucieux, fit faire un tonnelet assez grand et arrangé de telle façon qu'il comporte trois compartiments étanches et contienne les reliques dans celui du milieu; les deux autres furent remplis de vin comme pour quelqu'un qui va s'embarquer.

Voici l'abbé à Gênes; au port, une femme possédée du démon, apercevant l'abbé et sa monture, s'écrie : «Malédiction, les saints de Dieu, Abdon et Sennen, sont ici». Ce qu'entendant, l'abbé prend du vin du baril et en offre à la femme; immédiatement, le démon, criant et puant, s'enfuit, laissant la femme délivrée.

Voici l'abbé en mer; une énorme tempête se lève; les nautoniers eux-mêmes ont peur; le vent brise le mat, et le naufrage est imminent. L'abbé se met à prier les saints, et l'on voit deux jeunes hommes, beaux au-delà de toute expression, qui redressent le mat et remettent les voiles au vent; et l'on arrive au port de Capdequers (Cadaquès) où, en souvenir de ce miracle, on érigea une chapelle en l'honneur de nos saints.

Voici l'abbé à la Junquera : une femme et deux enfants aveugles mendient; Arnulphe leur donne à boire; ils goûtent et se retrouvent aussitôt guéris.

L'abbé approche maintenant d'Arles; il ne juge pas convenable de porter le tonnelet sur ses épaules; il faut que l'entrée en ville soit digne; il embauche donc un homme et sa monture jusqu'au monastère. En traversant les villages, les cloches se mettent d'elles-mêmes à sonner; le mulétier finit par s'en rendre compte et, quand aux approches d'Arles, ce fut au tour du clocher du monastère de s'ébranler, il se dit : «Par Dieu, je verrai bien si je porte des diables ou autre chose». Et il pique l'animal qui, s'écartant du chemin, tombe dans le Tech du haut d'un précipice, mais n'en continue pas moins à trotter comme si de rien n'était et à arriver à destination plus tôt que le mulétier et l'abbé qui l'accompagnaient.

¹ J'étais ces jours-ci vénérer le tombeau et amener de l'eau miraculeuse qui replie sans cesse le tombeau.

Le clergé et le peuple firent à tous une grandiose réception dans la plus grande joie, et l'on déposa les reliques dans l'église Sainte-Marie. Et depuis lors, grâce aux mérites des saints, Dieu fit cesser les calamités qui ravageaient la vallée.

Que Dieu accorde la grâce souhaitée à tous ceux qui la demandent, par l'intermédiaire des bienheureux martyrs Abdon et Sennen !



LE SAINT TOMBEAU

LES ACTES DES SAINTS MARTYRS ABDON ET SENNEN

fêtés le 30 juillet

tirés du manuscrit de Fulda

A cette époque, Dèce se mit à rechercher avec soin les chrétiens, et envoya dans ce but ses ordres par toute la Perse. Alors, comme les lumières ne pouvaient plus rester cachées sous le boisseau, elles furent placées sur le candélabre afin qu'elles fissent briller devant tous ceux qui sont dans la maison du Seigneur l'éclat de la vérité. Des païens se présentèrent devant Dèce et lui dirent : "Voilà que ceux à qui vous avez laissé la vie dans votre victoire, recueillent les corps des chrétiens et les cachent dans leurs demeures; ils ne se soumettent pas aux dieux et leur refusent les hommages que vous avez prescrits." Dèce répondit : "Qui sont ces profanes ?" - "Abdon et Sennen." A l'instant même Dèce commanda de faire comparaître devant lui Abdon et Sennen; et lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : "Vous êtes donc devenus fous à ce point ? ou bien, oubliez-vous qu'en refusant d'adorer les dieux, vous tombez entre nos mains et en celles des Romains ?" Abdon repartit : "Nous sommes bien plutôt vainqueurs par le secours de Dieu et de Jésus Christ notre Seigneur qui règne éternellement." Dèce répondit tout furieux : "Ne savez-vous point que votre vie est entre mes mains et en mon pouvoir ?" Abdon reprit : "Nous sommes soumis à Dieu et à notre Seigneur Jésus Christ qui a daigné descendre sur la terre et s'humilier pour notre salut." Dèce ordonna alors de les jeter dans une étroite prison, chargés de chaînes. Abdon et Sennen s'écrièrent : "Voici la gloire que nous avons toujours espérée du Seigneur."

En ce temps-là même on annonça à Dèce la mort de Galba (Gordien); il se mit en marche pour Rome. Dèce arriva après quatre mois à Rome emmenant à sa suite les bienheureux rois Abdon et Sennen chargés de chaînes pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et, comme ils étaient nobles, il les réserva pour servir de spectacle aux Romains au jour de son triomphe.

Dèce fit alors convoquer le sénat, et après en avoir conféré avec Valérien, préfet de la ville, le 5 des Calendes d'août, et pris avec lui les dispositions nécessaires à ce sujet, il ordonna de faire comparaître devant lui les rois chrétiens Abdon et Sennen, qu'il avait amenés avec lui de Perse, tout épuisés par les souffrances de la prison. Dèce s'adressa au sénat : "Que votre assemblée prête attention, ô pères conscrits ! les dieux ont livré en nos mains ces ennemis acharnés; voici des hommes qui sont hostiles à la république et à l'empire romain." Et ils furent introduits garrottés de chaînes, et brillants d'or et de pierres précieuses. A leur vue tout le sénat demeura frappé d'admiration. Dieu avait, en effet, répandu tant de grâce sur la personne de ses serviteurs, que la compassion des assistants remplaça tout sentiment de fureur.

Dèce manda ensuite Claudius, pontife du capitole, et le pontife apporta avec lui un trépied; et Décus César dit à Abdon et Sennen : "Sacrifiez aux dieux, et soyez rois de la liberté, et vous entrerez en possession de tous nos biens, vous jouirez de la paix de l'empire romain, et vous serez comblés de richesses et d'honneurs; consultez vos propres intérêts." Abdon et Sennen répondirent : "Sans mérite de notre part, et tout pécheurs que nous sommes, nous avons pour toujours fait à Jésus Christ notre Seigneur, et non à vos divinités, notre oblation et notre sacrifice." Dèce reprit : "Qu'on leur prépare les tourments les plus cruels, et qu'on tienne prêts les ours et les lions féroces." Abdon et Sennen repartirent : "Que tardez-vous ? faites ce que vous pensez : nous mettons en notre Seigneur Jésus Christ toute notre assurance. Il peut détruire vos desseins et vous-même."

Le lendemain on vint annoncer à Dèce que les ours et les lions étaient morts dans leurs cavernes. Dèce, enflammé de colère, fit préparer son siège à l'amphithéâtre; arrivé près de l'amphithéâtre, il ne voulut point y entrer, mais il remit à Valérien, préfet de Rome, l'ordre suivant : "S'ils n'adorent point le soleil, un de nos dieux, qu'ils meurent broyés sous la dent des bêtes féroces." Valérien dit à Abdon et Sennen : "Songez à la noblesse de votre origine, et faites fumer l'encens en l'honneur du soleil, ou, sur votre refus, les bêtes vous donneront la mort." "Nous adorons notre Seigneur Jésus Christ, dirent Abdon et Sennen, et jamais nous ne courbons nos fronts devant des simulacres faits de la main des hommes." A l'instant même il les fit mettre à nu, et plein de fureur, il les conduisit devant la statue du soleil, près de l'amphithéâtre, et signifia aux soldats de les obliger à sacrifier. Mais nos bienheureux martyrs méprisèrent la statue en lui crachant en face et dirent à Valérien : "Faites maintenant ce que vous avez résolu."

Valérien commanda au héraut de crier à haute voix, pendant qu'on battrait les martyrs avec des fouets armés de plomb : "Ne blasphémez point les dieux !" Il les fit ensuite entrer dans l'amphithéâtre pour y être dévorés par les bêtes, et lorsqu'ils furent arrivés en face de Valérien, Abdon et Sennen lui tinrent ces paroles : "Au Nom de notre Seigneur Jésus Christ, nous entrons ici pour remporter la couronne; qu'il t'empêche de nous nuire, esprit immonde." Et faisant le signe de la croix, ils parurent dans l'amphithéâtre, et comme ils arrivaient en présence de Valérien, dépouillés de leurs habits, mais revêtus du corps de Jésus Christ, le préfet cria : "Lâchez deux lions et quatre ours !" A peine déchaînés, ces animaux se précipitèrent en rugissant aux pieds des saints martyrs qu'ils ne voulurent plus quitter et qui prirent leur défense. Valérien dit : "Leur magie apparaît ici," et personne n'osait approcher à cause de la fureur des animaux.

Valérien, transporté de colère, commanda aux gladiateurs de s'armer de leur trident et d'aller les mettre à mort. Après qu'ils eurent rendu le dernier soupir, on les lia par les pieds pour les tramer et les jeter devant la statue du soleil, près de l'amphithéâtre, où leurs corps demeurèrent pendant trois jours pour servir d'exemple et d'épouvantail aux chrétiens. Les trois jours écoulés, un sous-diacre chrétien, nommé Quirinus, qui demeurait non loin de l'amphithéâtre, vint la nuit recueillir les corps et les enferma dans une châsse de plomb dans sa maison le 3 des Calendes d'août.

Les saints Abdon et Sennen reposèrent en cet endroit de longues années jusqu'au temps de Constantin. Or, cet empereur étant devenu chrétien, nos bienheureux martyrs firent connaître le lieu où gisaient leurs corps. On fit alors la levée de leurs dépouilles sacrées, et on les transporta au cimetière de Saint-Pontien.

LE SAINT HIÉROMARTYR HILARION RACONTE SON EMPRISONNEMENT AUX SOLOVKI

La traduction ci-dessous est celle d'un texte intitulé *Je me suis habitué à la prison comme on s'habitue à son appartement*, et sous-titré : *Le Saint Hiéromartyr Hilarion raconte son emprisonnement aux Solovki*.

Le nom du saint Hiéromartyr Hilarion (Troïtski), archevêque de Verey, est écrit en lettres d'or dans l'histoire de l'Église russe du XXe siècle. On fête sa mémoire le 28 décembre. Il fut tout à la foi écrivain spirituel, talentueux prédicateur, éminent théologien, un des défenseur de la renaissance du patriarcat dans l'Église russe lors du Synode local de 1917-1918, et dans les dernières années de sa vie, un des plus proches collaborateurs de sa sainteté le patriarche Tikhon. Il fut envoyé aux Solovki en novembre 1923, pour activité contre-révolutionnaire, c'est-à-dire, ses activités contre les schismatiques «rénovationnistes».

Dans l'article ci-dessous, nous essaierons de comprendre comment Vladika Hilarion accueillit sa réclusion, et où il puisa les forces qui lui permirent de supporter cette lourde mise à l'épreuve de sa foi, envoyée par Dieu.

Vladika était pleinement préparé à son «Golgotha des Solovki». Ce qui pour autrui aurait été une pierre d'achoppement, une lourde épreuve, fut pour lui embellissement de l'âme.



Au camp des Solovki. 2e à droite

Pendant les années qu'il vécut aux Solovki, l'archevêque Hilarion entretenait une correspondance avec les fidèles chrétiennes venues à son aide lors de son emprisonnement précédent, à Arkhangelsk. Ces lettres dévoilent sous nos yeux la merveilleuse force d'âme dont jouissait vladika Hilarion et sa capacité à voir le meilleur dans tout ce qui lui était envoyé par la Providence divine sur le chemin de sa vie.

Le 30 octobre 1924, vladika écrivit à propos de lui-même : «Voilà longtemps que je ne suis plus aux affaires ; je me repose et je vis paisiblement aux Solovki. Ma vie ici est tout à fait heureuse. Je n'éprouve aucun chagrin, aucun besoin, aucun sentiment d'oppression. (...) Je vous remercie tous pour vos petits cadeaux. Je les ai bien reçus tous et cela me rappelle notre Arkhangelsk bien-aimée. Sachez seulement à mon sujet, que je vis très bien, en solide santé, et l'esprit vaillant ...»

12 novembre : *«Jusqu'ici, je vis tout à fait bien, beaucoup mieux que beaucoup d'autres, que l'on qualifie de «libres». La situation me plaît ici, et je n'éprouve quasiment aucune souffrance. Ma vie est facile, tant physiquement que moralement...»*

9 décembre : *«Très estimée Ekaterina Ivanovna ! Je vous confirme avoir bien reçu tous vos petits cadeaux. Ce qui était destiné à d'autres, je le leur ai remis. Pour tout cela je vous suis reconnaissant ainsi qu'envers tous ceux qui se souviennent de moi et qui souhaitent me venir en aide. Jusqu'ici, je vis dans le bien-être et la quiétude. Les Solovki me plaisent beaucoup, et je ne vois aucune difficulté particulière à vivre ici. Jamais je n'avais imaginé que je me sentirais aussi bien dans ma prison des Solovki. Ma vie moscovite était incomparablement plus pénible. Là-bas, j'étais occupé tout le temps. Mes nerfs et ma santé étaient terriblement mis à l'épreuve. Ici, je suis en repos. Telle est, visiblement, la volonté de Dieu : me permettre de travailler un peu ici plutôt que servir la sainte Église...»*

Quand on lit ces phrases, on a l'impression que l'auteur ne se trouve pas dans le *camp à destination spéciale* des Solovki, mais dans une station thermale... Quelle différence radicale dans ces mots de vladika Hilarion, décrivant la persécution dont il faisait l'objet de la part du pouvoir des sans-Dieu, par rapport aux paroles de ses contemporains clercs et hiérarques de l'Église (tant ceux qui émigrèrent que ceux qui restèrent en Union Soviétique et y défendirent des positions hostiles au pouvoir), qui qualifiaient l'Union Soviétique de «royaume de l'antichrist» et considéraient que leur devoir était de lutter contre ce royaume.

Pourtant, l'archevêque Hilarion ne pouvait certainement pas vivre aux Solovki comme s'il était «en repos». Comment lui, théologien orthodoxe, évêque, membre de l'entourage le plus proche du patriarche Tikhon, aurait-il pu ne pas souffrir d'être privé de liberté, de la possibilité de célébrer les offices, de prêcher, et d'être emprisonné aux Solovki avec les criminels de droit commun ?

Une réponse possible à cela peut être trouvée dans les souvenirs de l'archimandrite Ioann (Krestiankine) sur les années qu'il a lui-même passées dans un camp. Le starets raconta à ses proches que ce furent les années les plus heureuses de sa vie, parce que dans le camp, Dieu était toujours là. Il déclara encore au sujet du camp : «Pour une raison quelconque, je ne me souviens de rien de mal. Je me souviens seulement : le ciel ouvert et les anges qui chantent dans le ciel ! Maintenant, je n'ai plus une telle prière...».

Selon les souvenirs de qui le connurent, dans le camp, Vladika Hilarion a conservé l'esprit de dénuement monastique, une bénignité enfantine et la simplicité. Il donnait tout ce qu'on lui demandait. Jamais il ne répondit à aucune des insultes des autres. Il semblait ne pas les remarquer. Il était toujours paisible et gai, et même si quelque chose lui pesait, il ne le montrait pas. De tout ce qui lui arrivait, il s'efforçait toujours de tirer un bénéfice spirituel et par conséquent, tout contribuait au bien.

Il travaillait à la pêcherie Filimonov, à une dizaine de kilomètres du camp principal des Solovki. Il s'y trouvait avec deux évêques et plusieurs prêtres. C'est avec bonne humeur qu'il évoqua ce travail : «tout est donné par le saint Esprit : jadis, des pêcheurs se firent théologiens, et maintenant, c'est le contraire, des théologiens se font pêcheurs».

A cette époque, durée de la peine infligée par le pouvoir soviétique était la même pour tous, de l'éminent hiérarque œuvrant avec importance aux côtés du patriarche Tikhon dans la lutte contre les rénovationnistes, ennemis de l'Église, au jeune hiéromoine de Kazan dont le seul «crime» était d'avoir dépouillé de son orarion un diacre rénovationniste, lui interdisant de célébrer à ses côtés. «Le Maître très-aimé, disait vladika Hilarion à ce sujet, accepte le dernier tout comme le premier; il fait se reposer celui qui est arrivé à la dixième heure tout comme celui de la première heure. Et il accepte les activités, embrasse les intentions, honore les actes, et loue les propositions».

L'Archevêque Hilarion, en tant qu'authentique théologien chrétien, s'efforçait de voir Dieu partout, en tout lieu, en tout temps, et le camp des Solovki a été envisagé comme une sévère école de vertus : acceptation du dénuement, douceur, humilité, abstinence, patience et diligence. Il ne pouvait être attristé par quoi que ce soit, et son humeur soutenait l'esprit de son entourage.

Il s'adressait à tous avec amour et compréhension. En chaque homme il voyait l'image et la ressemblance de Dieu. Il s'intéressait sincèrement à la vie de chaque personne. Il pouvait converser pendant des heures avec un officier ou un étudiant ou un professeur, ou un membre

de la pègre, n'importe quel voleur notoire, et il questionnait son interlocuteur avec curiosité au sujet de ses «affaires» et de sa vie.

Vladika était accessible à tous. Sa simplicité embellissait et adoucissait les défauts de ses interlocuteurs. Il était doux en vérité et humble de cœur et non seulement il trouvait en cela la paix de son âme, mais aussi il instillait la paix dans les âmes troublées de ceux qui l'entouraient. Ceux qui, aux Solovki, le connaissaient, disaient de lui : «Il est accessible à tous... avec lui, on est bien. Une apparence toute simple, voilà comment était Vladika». Mais progressivement, on parvenait à déceler, au-delà de cette joie ordinaire, une pureté enfantine, une grande expérience spirituelle, de la bonté, de la miséricorde, cette douce indifférence envers les biens matériels, et une foi vraie, une piété authentique, et une perfection morale élevée. Son apparence ordinaire dissimulait aux yeux des gens son activité intérieure, et lui permettait d'échapper lui-même à l'hypocrisie et la vaine gloire. Il était un ennemi décidé de l'hypocrisie et de la piété ostentatoire. Vladika interrogea de façon détaillée chaque prêtre détenu dans le camp des Solovki au sujet des circonstances qui induisirent sa détention. Vladika demanda à l'higoumène d'un monastère :

- Pourquoi avez-vous été arrêté ?
- Je célébrais des molebens chez moi quand le monastère fut fermé. Alors, évidemment, les gens venaient. Et il y eut même des guérisons...
- Ah bon ! Il y eut des guérisons... Et on vous a infligé combien d'années aux Solovki ?
- Trois ans.
- C'est peu. Pour des guérisons, ils auraient dû donner plus. Le pouvoir soviétique est négligeant.

Dans l'intention de pousser l'archevêque Hilarion vers un schisme de l'Église orthodoxe, E.A. Toutchkov donna des instructions afin qu'il soit transféré des Solovki vers le siège de la direction politique unifiée à Yaroslavl, de lui fournir une chambre privée et la possibilité de se livrer à des activités académiques, d'entretenir une correspondance relative à ses activités et de recevoir tous les livres souhaités, tout en essayant de le persuader de collaborer avec le siège de la direction politique

. Le 5 juillet 1925, l'archevêque Hilarion fut transféré vers l'isolateur de Yaroslavl. De cette prison, il écrivit à une cousine : «Tu demande quand mon martyre va se terminer. Je te réponds ceci : je suis pas un martyr, et je ne me sens pas martyrisé. Suite au chemin que j'ai parcouru, les prisons ne me surprennent plus ni ne m'effraient. Je suis déjà habitué à ne pas rester collé à ma chaise dans ma prison, mais à y vivre dans la prison, comme quelqu'un vit dans son appartement. Bien sûr, il a beaucoup de choses ineptes dans ma vie, mais pour moi, l'ineptie est plus risible que douloureuse. Mais dans ma vie, j'ai des avantages en compensation desquels j'accepte d'endurer diverses absurdités... Vraiment. Je dispose ici d'une cellule particulière avec suffisamment d'éclairage et presque suffisamment de chauffage. Et tout cela, gratuitement. Il suffit de payer seulement quelques roubles par mois pour que la pension soit convenable, pour quelqu'un comme moi, indifférent à ces choses matérielles... Mais l'essentiel... le plus agréable, c'est que je puis sans aucun entrave me consacrer à mon premier et unique amour, le travail académique, duquel la vie m'avait complètement séparé. Ici, rien ni personne ne me distrait. En dehors des deux heures de promenade quotidienne et des quelques minutes nécessaires au déjeuner et au thé de l'après-midi, je consacre tout mon temps aux livres. Je me suis fixé un thème gigantesque sur lequel il est sans aucun doute possible de travailler pendant dix ans. La question principale est d'ordre bibliothécaire, mais dans un premier temps, je recours aux livres dont je puis disposer. Et jusqu'à présent, je ne manque pas de livres. Quasiment chaque mois des amis de Moscou m'envoient une caisse de livres, que je leur renvoie une fois par mois, après avoir pris les notes nécessaires. Seule ma situation actuelle me permet de lire des œuvres choisies de plusieurs milliers et même dizaines de milliers de pages. J'ai déjà étudié plusieurs dizaines de milliers de pages. Certains livres s'empilaient chez moi depuis plus de dix ans et jamais je n'avais le temps de les lire. Et certains livres comptent mille ou douze cent pages en allemand ! Maintenant, leur tour est enfin arrivé. Bref, mon humeur et mes dispositions spirituelles sont les mêmes qu'il y a quinze ans. Une chose me manque, une bibliothèque universitaire ! S'il y avait une bibliothèque universitaire, je demanderais l'abri ici non pas jusqu'à la fin de cette année, mais au moins jusqu'à la fin de cette décennie. Que faire si c'est en prison qu'on fait place à la science, si intéressante et importante pour moi ? De cela, je ne suis pas responsable.



Voilà comment le siège de la direction politique organise ma vie : cela fait quatre ans que je ne m'occupe d'aucun besoin ni souci particulier. Tout ce dont je me préoccupe, c'est la façon d'obtenir des livres. Et de bonne gens s'en chargent avec succès selon mes instructions. Je viens de recevoir le colis du jour : un poud de livres ! Et contre le mur s'empilent des boîtes remplies de ceux que j'ai déjà lus et préparés pour l'expédition. L'insouciance est chose la plus douce à mes yeux ! Je vous embrasse tous. Je continuerai à vous faire part de mon sort en prison».

Les négociations entre Touthkov et l'Archevêque Hilarion aboutirent à une impasse. Ce dernier refusa pour la énième fois de soutenir les autorités soviétiques dans leur intention de générer un schisme au sein de l'Église, et refusa encore plus fermement de prendre la tête d'un mouvement schismatique. L'attitude de vladika lui valut trois nouvelles années de détention, et il retourna aux Solovki.

L'humeur optimiste de Vladika Hilarion ne perdura toutefois pas de façon inchangée pendant les six années de son exil aux Solovki. Vers la fin de son deuxième terme, il se plaignit de ce que le temps s'écoulait pour lui sans aucun bénéfice. La captivité rendait toute entreprise instable et fragile. Vous entamez une recherche, consacrez beaucoup de temps et d'efforts pour la mener à bien, et d'un jour à l'autre, vous êtes transféré ailleurs, quelque part sur les îles Solovki, et les gardiens organisent une perquisition suite à laquelle, de vos travaux il ne reste pas une trace. Travailler et écrire quoi que ce soit dans de telles conditions était presque la même chose que d'essayer d'écrire un livre sur un navire pendant une tempête déchaînée.

Vers la fin de l'été et à l'automne de 1929, Vladika écrivit à un parent : «Je vis sans besoin, mais la vie est triste et inconsistante. Ainsi, le temps est perdu, et parfois les pensées s'agitent. Ici, par exemple, pendant six ans, de 1906 à 1912, j'ai suivi les cours de l'académie. Combien de documents scientifiques j'ai lu, combien j'en ai écrits ! J'ai même défendu une thèse de maîtrise. D'un gamin venu de Tula, je suis devenu un homme. Et au cours des six dernières années, que s'est-il passé ? Seulement chagrin, tristesse ! Les meilleures années ont disparu et il n'y en plus autant à venir. La plus grande part est derrière. Cette perte est irréparable. Et combien seront perdues encore... Voilà le genre de pensée qui survient, et bien sûr, on en devient mélancolique. Mais on se console en se disant qu'on n'est en rien responsable de cela. Il est évident que dans une telle voie, la vie doit forcément s'évaporer sans oeuvre ni bénéfice. Et on trouve aussi du réconfort dans le fait qu'on n'est pas seul dans cette situation, d'autres s'y trouvent et dans un pire état. Après tout, je n'en suis pas encore à lutter pour un morceau de pain, alors qu'ils sont nombreux à dévaster leur vie dans ce genre de lutte...»

Mais il ne faut pas s'imaginer que ce camp aurait brisé vladika Hilarion, que sa confiance dans la divine Providence qui veillait toujours sur lui aurait commencé à faiblir et qu'il se décourageait. Non ! Si nous lisons attentivement les lignes ci-dessus, nous comprenons que le Vladika se plaint non pas parce qu'il était innocent des accusations portées contre lui par l'état, mais de sa détention dans le camp, rendant impossible l'accomplissement zélé de son devoir pastoral. Il se plaint de n'avoir pas vu ses ouailles depuis six ans, et de ce que les Solovki n'étaient pas l'endroit le plus approprié pour étudier la théologie !

L'archevêque Hilarion a livré entre les mains de Dieu son âme imprégnée de souffrances le 28 décembre 1929 dans un hôpital de Leningrad, à l'âge de 43 ans. En raison du fait qu'il ne

décéda pas dans le camp, il ne fut pas enterré dans une fosse commune (comme la plupart des martyrs du XXe siècle), mais il fut inhumé après des funérailles appropriés à un hiérarque. Maintenant, ses saintes reliques reposent au monastère de la Sainte Rencontre à Moscou, dont il fut le supérieur dans les années 1920. L'expérience de la vie d'hommes tels que le saint hiéromartyr Hilarion montre comment, dans toutes les circonstances de la vie, il faut essayer de voir la main invisible de Dieu et percevoir tout ce qui nous arrive comme sa volonté pour nous, pas toujours compréhensible par nous, mais toujours bonne et parfaite. Cela insuffle en nous la paix de l'âme et l'espérance en Dieu, qui seule nous permet de traverser la mer de la présente vie et atteindre le havre du salut, le Règne de Dieu.

«Le Seigneur est omniscient et nous sommes myopes. Prions pour que le Seigneur organise toutes nos œuvres selon sa divine Providence, qui est au-dessus de toutes nos pensées, conjectures et décisions irréfléchies. En toutes choses, comptons sur la volonté de Dieu, soumettons-Lui notre volonté, de plein gré, dans une disposition intérieure de notre esprit pleine, spontanée. Seigneur ! Que ta volonté soit faite ! ... La Providence de Dieu a toujours raison. Et s'Il permet que nous goûtions l'amertume de la vie moderne, alors c'est dans une inébranlable confiance en Dieu qu'est notre unique voie salvatrice».

Archimandrite Ioann Krestiankine

CHARISMES ET VERTUS

«Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien.

L'amour est patient, il est plein de bonté; l'amour n'est point envieux; l'amour ne se vante point, il ne s'enfle point d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche point son intérêt, il ne s'irrite point, il ne soupçonne point le mal, il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité; il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. L'amour ne périt jamais.» (I Cor 13,1-8)

L'Apôtre énumère d'abord des charismes qui servent à l'édification de l'Église et au profit du prochain mais qui ne nous sanctifient pas; bien au contraire, comme on voit dans l'évangile où le Christ dit : «Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité,» à ceux qui lui disent : «Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? n'avons-nous pas chassé des démons par ton nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles par ton nom ?» (Mt 7,21-22) Les charismes sans les vertus, mais dans l'iniquité, comme dit le Christ, nous perdent et nous jettent dans l'orgueil.

Nourrir les pauvres, par exemple, peut être fait, non par amour, mais par vantardise, ou par d'autres sentiments peu chrétiens.

Par extension, on peut aussi nommer les dons, que je dirais naturels : savoir bien parler et prêcher, peindre des icônes, ou savoir chanter. Dieu nous les donne, non pour notre gloire mais pour servir l'Église !

Après avoir parlé des charismes, l'Apôtre nous montre ce qui nous sanctifie et nous sauve vraiment : l'amour, qui est la base des vertus, dont il nomme quelques-uns.

J'évite le mot charité, qui a une connotation ambiguë, comme dans l'expression « faire la charité ». D'ailleurs, le sens du mot amour peut aussi être interprété faussement, lorsqu'il est utilisé pour désigner l'éros : ce que l'on retrouve dans l'expression « faire l'amour ». J'ai parlé plus haut précisément de nourrir les pauvres, c'est-à-dire de faire la charité, ce qui peut aussi se faire sans le vrai amour.

Sans l'amour, les vertus ne peuvent exister, et ne sont tout au plus que des simulacres. Plus loin l'apôtre Paul dit : «Lorsque vous vous assemblez, les uns ou les autres parmi vous ont-ils un cantique, une instruction, une révélation, une langue, une interprétation, que tout se fasse pour l'édification,» (I Cor 14,26) donc pour le bien des autres et non pour sa propre gloire.

En résumé : Les charismes, bons en soit, peuvent nous faire perdre, et les vertus nous sont nécessaires pour notre salut.

a. Cassien

En 433 lorsque saint Proclus, disciple de saint Jean Chrysostome était patriarche de Constantinople, la ville était secouée par des tremblements de terre faibles et forts, pendant quatre mois continuellement.

Tous les chrétiens, les habitants de la ville, en étaient sortis et logeaient dans des campements improvisés tout autour, où ils priaient sans arrêt que Dieu arrête ce malheur. Quand la terre tremblait, le peuple disait : *Kyrie eleison, Kyrie eleison !*

Une fois, lors d'un tremblement de terre et puisque tous les chrétiens priaient avec le *Kyrie eleison*, une force invisible a saisi un enfant du milieu du peuple l'élevant au ciel. L'enfant a disparu. Tous en sont restés la bouche bée.

Sous peu, l'enfant est redescendu de façon de nouveau merveilleuse. Alors il a dit au patriarche, qu'il a écouté une voix divine qui l'ordonna de dire à l'évêque qu'ils devront chanter aux processions pour les séismes l'hymne suivant – et l'enfant a commencé à psalmodier : *Saint Dieu, saint Fort, saint Immortel, aie pitié de nous.*

Saint Proclus a prié le petit enfant de la chanter plusieurs fois pour que les fidèles chrétiens l'apprennent. Ensuite, ils ont fait tous ensemble une procession, chantant cet hymne et les tremblements de terre ont cessé. Avec cette prière, avec le *Saint Dieu ...*, le séisme ou plutôt les nombreux séismes ont cessé.

Il y a peut-être des gens parmi ceux qui sont éduqués et se vantent des sciences et de leurs connaissances aussi bien que d'autres choses qui, en entendant tout cela, vont rire et dire : Qu'est-ce que tu nous racontes père ? Un tremblement de terre est un phénomène naturel. C'est un déplacement de plaques entières au sein de la terre. Des phénomènes naturels qui se produisent dans l'univers et qui n'ont rien à voir avec Dieu ! Pourtant, la parole de Dieu nous certifie que même les séismes et tous les phénomènes naturels se produisent dans le monde car ils dépendent de Lui. *Il regarde la terre et elle tremble; il touche les montagnes et elles fument.* (Ps 103,32)

La cause des séismes qui se produisent est le regret de Dieu du fait que les gens commettent des péchés continuellement, qu'ils soient jeunes ou âgés; clercs ou laïcs, riches ou pauvres, jeunes hommes ou jeunes femmes. Le péché naît le mal.

Il y avait une fois un sacristain décent et très respectueux qui avait la crainte de Dieu. Il était de ces sacristains-là qu'un les cherche et qu'on veut bien les avoir comme serviteurs dans les églises.

L'église était dédiée à saint Jean le Précurseur. Le sacristain donc sonnait les cloches de l'église – trois, quatre cloches – avec les deux mains.

Cependant, il est tombé et la main gauche a été blessée et il ne pouvait plus sonner les cloches avec une seule main ce qui le désolait beaucoup. Une grande fête approchait et il ne sonnerait pas, comme d'habitude, mélodieusement et de façon rythmique, tantôt l'une, tantôt l'autre, tantôt deux à deux, tantôt trois à une, comme on fait au Mont Athos.

Que faire maintenant ? il va donc vers l'icône de saint Jean le Précurseur et lui dit :

Écoute-moi saint Jean. Cette église est à toi, tu as vu ma main, je ne peux pas sonner avec une seule main. Viens ici. Il le prend donc par la main. Le Précurseur est descendu de son icône, et ils vont tous les deux au clocher. *Montre-moi maintenant comment puis-je sonner !*

Saint Jean prend les cordes et en fait quatre nœuds qu'il met aux deux pieds, à la main et au coude du sacristain, lui montrant la façon enthousiaste avec laquelle il sonnerait les cloches.

Merci beaucoup, a dit le sacristain au saint. De ce moment-là, il sonnait les cloches comme saint Jean lui avait montré.

Un ascète, après la prise de Constantinople, tout en se promenant entre les ruines de la ville, arriva devant une église détruite, en ruines, et il a vu un spectacle indescriptible : une truie avec ses cochons sur la table de la sainte prothèse ! Il a commencé à pousser des pleurs et des lamentations pour la profanation de ce saint lieu. Alors, il lui est apparu un ange du Seigneur et lui dit : *Abba, pourquoi pleures-tu ? Connais-tu que ce que tu as vu est plus agréable à Dieu que l'indignité des prêtres qui célébraient ici ?* Ensuite l'ange a disparu.

Il était une fois un prédicateur qui faisait une tournée et passant hors d'une ferme, près d'une bergerie dit : «Pourquoi ne pas s'arrêter à ce bon chrétien aussi ? Je pourrais lui dire quelque chose d'utile.»

Il y est entré donc, et a commencé à lui parler du Seigneur. Pourtant, il a remarqué qu'il n'y avait pas d'icônes dans la maison. Alors, il lui a parlé des icônes.

«Qu'est-ce que c'est qu'une icône ?» a demandé le paysan.

Le prédicateur en a tiré une de sa pochette et la lui a donnée. Il lui a dit d'allumer sa petite lampe à huile, de prier ... Il lui en avait appris assez.

Le villageois s'est passionné. A la première occasion, il est descendu à la ville et a acheté une icône de la sainte Vierge. Il aimait la façon dont elle embrassait l'enfant divin. Il voit saint Dimitri aussi, cavalier avec son javelot. «Je le prendrai avec moi pour qu'il vainque les ennemis,» a-t-il pensé. «Que je prenne ce saint barbu aussi.» C'était saint Nicolas.

Il a placé les icônes dans sa petite maison de campagne et a commencé à faire ses petites prières à la sainte Vierge, à saint Dimitri, à saint Nicolas.

Quelques jours après et comme il était absent, des voleurs y ont pénétré et ont tout pris. Ils ne lui ont rien laissé excepté les trois icônes.

Il entre tout surpris et il voit qu'ils lui avaient tout enlevé. Il est allé donc à l'icône de la sainte Vierge :

«Eh bien ! Toi, tu avais ton bébé à soigner, à laver, à nourrir, tu n'avais pas le temps. Que faire avant tout ? Se soucier du bébé ou courir après les voleurs ...»

Il va ensuite à saint Dimitris. «Et toi, comme cavalier, jusqu'il ce que tu fasses sortir le cheval de l'écurie, le seller, l'apprêter, les voleurs sont partis.»

«Et toi alors, (s'adressant à saint Nicolas) : Qu'as-tu fait ? Tu n'as rien fait ! Pourquoi n'as-tu pas protégé mes affaires ? Alors, pour ta pénitence je te mets à la porte !»

Il prend l'icône de saint Nicolas et l'accroche quelque part en dehors.

«Tu resteras ici jusqu'à ce que mes affaires rentrent !»

Le matin de l'autre jour, les voleurs arrivent chargés des objets volés. «Prends-les vite parce qu'un vieillard nous a roués de coups ...»
Saint Nicolas avait retourné les objets miraculeusement.

A la grande persécution de Numérien, fils de Marc Aurèle, une grosse foule des chrétiens, s'était réfugiée aux catacombes de saints Chrysanthos et Daria. Pourtant, les espions des idolâtres les ont perçus et avec des soldats, ils ont barré les portes secrètes et apparentes de la catacombe aussi bien que tous les trous d'aération, et ainsi tous les fidèles ont rendu leurs âmes saintes en martyr, mourant par asphyxie.

Quand on a ouvert la catacombe après bien des années, ils se sont trouvés tous, tenant des patènes et des calices à côté des tombeaux des autres saints martyrs. Il paraît qu'on leur avait donné un calice à chacun, on y avait mis la divine communion et ils avaient communié et ils sont morts tout en le tenant fermement ...

Dieu connaissant ce qui nous est le plus utile, fait quelquefois semblant de ne pas ouïr notre voix dans l'affliction, pour nous secourir plus utilement, pour nous purifier par l'amertume de la peine, et pour nous faire chercher en lui la paix et le repos que nous ne pouvons trouver en ce monde.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job; 14,10)